

D'UN BATTEMENT, DEUX CŒURS

Audrey Leroux

D'un battement,
deux cœurs

Roman

Éditions Amalthée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Amalthée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Amalthée – 2 rue Crucy – 44005 Nantes Cedex 1
www.editions-amalthee.com

« *La vie est une suite d'ironies.* »

Sur la Route
Jack Kerouac

MARS 1921

Le jour se levait progressivement faisant scintiller la Baltique gelée. Les cœurs étaient lourds. Igor sentait le sien tambouriner dans son thorax.

L'offensive allait être lancée, tous le savaient. Ils allaient se battre contre leurs frères, pour un idéal politique, pour des guerres de pouvoirs qui n'avaient que faire du peuple qui mourait de faim. Il avait honte de cette étoile rouge brodée sur son poitrail.

La sueur qui perlait le long de ses tempes faisait glisser son casque... La peur, fidèle compagne, planait main dans la main avec l'odeur de la mort.

Une seule idée obsédait Igor : rentrer.

Rentrer et serrer sa femme dans ses bras. Rentrer et s'envelopper dans son parfum, entendre son cœur battre...

Il sortit sa photo d'une poche et la regarda encore, et encore ; sa gorge se noua et il vit que sa main tremblait. Il aurait tout donné pour la revoir.

Un cri perça le silence. Le signal.

Plus de marche arrière, plus de fuite possible. Derrière eux, la police veillait à ce qu'ils avancent.

Il remit vite la photo dans sa poche, près du cœur, respira profondément puis déchira l'aube d'un gémissement tout en se hissant vers l'avant...

Après quelques secondes de confusion, ses yeux distinguèrent enfin des silhouettes dans cette brume matinale, accentuées par les premiers coups de feu qui résonnèrent. Les premiers cris de douleurs retentirent, le bruit lourd de corps sur la glace, le vacarme des mitrailleuses.

Il n'eut pas le temps de réagir lorsqu'il vit l'ombre face à lui. À peine le temps de se dire qu'il était cuit. Voilà à quoi s'était donc jouée sa vie : une seconde d'inattention. Une seconde d'horreur à voir ses compagnons d'infortune s'écrouler.

La balle le transperça.

Il poussa un léger cri, plus de surprise que de douleur. Et il comprit très vite que tout s'arrêtait là, loin d'elle.

Il pensa à Anna. Il revit son visage d'ange, ses lèvres pulpeuses et douces... Pourquoi ? Pourquoi cette guerre ? Pourquoi lui ? Il pensa aux enfants qu'ils n'auraient pas, à cette femme désormais seule, veuve, ravagée par sa mort, à cette promesse idiote qu'il lui avait faite de revenir vivant.

— Anna... prononça-t-il dans un dernier soupir.

Et sous les yeux horrifiés d'un jeune marin, il sentit le froid l'avalier pour toujours, pétrifiant ses larmes telles des perles.

PREMIÈRE PARTIE

2007...
QUELQUE PART EN FRANCE

Morgane ouvrit les yeux. Une douce lumière filtrait à travers les volets et sa première pensée fut qu'elle devait être encore en retard. Elle lorgna sur le réveil à sa gauche : 7h02.

Pas pour cette fois, se dit-elle.

En effet, son avion décollait à 11h et des poussières, autant dire qu'elle avait le temps. Elle détestait poiroter en salle d'embarquement et par conséquent, s'octroyait le droit de ne pas arriver trois heures à l'avance comme le prévoyait la règle.

Elle se tourna donc, bien décidée à profiter de ces minutes supplémentaires pour s'approcher doucement du corps brûlant qui, encore tout endormi, s'étendait à ses côtés.

Elle glissa sa jambe entre celles qui occupaient le fond du lit, remonta son genou presque en angle droit, de manière à ce que les deux corps soient lovés l'un contre l'autre. Le bout de ses seins effleurait maintenant le dos, et même à travers son débardeur, ce simple contact fit contracter son entre jambes. Elle déposa un baiser à la base du cou tout en faisant voyager sa main des fesses jusqu'aux épaules.

Dieu que la peau d'une femme est douce, pensa-t-elle. Elle ne pourrait pas être avec un homme, c'était certain. Pas seulement à cause DU détail d'ailleurs ! Contrairement à l'idée courante qu'il manquait quelque chose à deux femmes faisant l'amour (idée qui faisait doucement rigoler toutes les lesbiennes de ce monde !), ce serait plutôt tout ce qu'il manque à un homme dont elle ne pourrait se passer : la douceur de la peau, les seins délicats et sensibles, les lèvres suaves, les mains harmonieuses sans compter l'esprit féminin ! Non, vraiment, rien ne lui manquait, pas même ce que tout le monde croyait indispensable !

Sourire aux lèvres, elle déposa un autre baiser sur l'épaule dénudée. Un frisson parcourut le corps de Laurence qui vibra imperceptiblement.

Un autre baiser ; sur sa hanche cette fois. Autre frisson.

La main qui reposait sur le ventre commença à arpenter la hanche, puis la cuisse pour remonter jusqu'à la culotte en coton. Ses doigts, encore frais, s'immiscèrent lentement dans le sous-vêtement et allèrent caresser le sensible bout de chair qui trônait à cet endroit.

Laurence laissa échapper un soupir car, contrairement à ce que sa complice pensait, elle avait été réveillée dès le premier baiser. Son esprit encore trop engourdi avait alors refusé de se mettre en route, tentant en vain de se rendormir.

Les caresses de sa partenaire avaient eu raison de sa volonté de somnoler, elle s'était alors laissée guider dans ce tendre réveil.

Tel est pris qui croyait prendre, songea-t-elle, lorsque du bout des doigts Morgane salua la partie la plus intime de son être. Les yeux mi-clos, ses sens étaient pourtant déjà sur des charbons ardents et elle faisait tous les efforts possibles pour ne pas laisser son corps s'ouvrir au plaisir trop tôt.

Pense à autre chose, pense à autre chose, se répéta-t-elle, afin de faire diminuer le désir.

L'image de son patron lui apparut. Merde alors, pour autre chose, c'était autre chose. Mais pourquoi ce connard ?!

Au moins, cela eut l'effet escompté ; cet éclair de lucidité lui permit de prendre les choses en main. Elle se retourna pour faire face à Morgane. Elle passa la main dans ses cheveux courts ébouriffés, tout en déposant un baiser sulfureux sur ses lèvres.

— Salut belle gueule ! Alors, on joue les trouble-sommeils ? dit-elle en ironisant.

— Moi ?? Pas du tout ! C'est de ta faute aussi, quelle idée d'être aussi électrique de bon matin ! lâcha Morgane, tout sourire. Et puis, ajouta-t-elle, je m'en vais pour deux semaines alors ça va être long, j'ai eu envie d'en profiter.

— Ah oui, mince, j'avais oublié que tu partais aujourd'hui ! Oh pardon mon cœur ; avec les réunions au boulot, j'ai un peu perdu la notion du temps ces derniers jours. Mais je sais comment me faire pardonner !

Laurence passa son bras autour des reins de Morgane et rapprocha brutalement leurs corps, l'emprisonnant avec une de ses jambes qu'elle passa par-dessus sa hanche ; cette manœuvre surprit un peu Morgane et la proximité soudaine de leurs peaux, mélangée à l'approche vigoureuse, ne fit qu'attiser son désir.

Elle répondit à cela en poussant Laurence de l'autre côté, de sorte que celle-ci se retrouva sur le dos. Morgane manœuvra alors pour la chevaucher.

Laurence esquissa un sourire que Morgane retourna, accompagné d'un regard qui en disait long sur ses intentions.

Elle se baissa pour embrasser fougueusement Laurence. Leurs lèvres se pressèrent, se croquèrent, leurs langues se saluèrent.

De ses lèvres, Morgane cheminait la poitrine de celle qu'elle connaissait si bien. Depuis quinze ans, elle avait appris les points stratégiques pour emmener ailleurs celle qu'elle aimait, comme on apprend assidûment les points d'une carte. Avec le temps, ceux-ci avaient évolué mais là encore, leur amour et leur envie avaient rarement diminué, ce qui rendait la découverte de leurs corps encore possible et toujours aussi intensément agréable.

Ses doigts caressaient lentement un de ses seins, stimulant par moment le téton. Ce dernier réagit au quart de tour en pointant sa béatitude vers le ciel et Laurence confirma en frissonnant de plaisir.

Sa bouche avait continué son parcours, effleurant tour à tour son cou, ses épaules, ses seins, jusqu'à descendre à l'aine, où elle avait même fait glisser le bout de sa langue.

La cambrure qu'avait pris le corps de sa partenaire la rendait folle. Elle ne voulait plus qu'une chose ; la posséder. La rendre aussi dingue qu'elle-même ne l'était.

Pendant tout ce temps, Laurence s'était laissée faire. Seules ses mains avaient vagabondé ; elle les avait glissées sous le débardeur de Morgane, avait sillonnées les formes timides de sa poitrine pour repasser dans son dos et finir en dessous de son caleçon afin de palper ses fesses. Elle savait que c'était LE point sensible de sa compagne et voulait sa revanche sur ce qu'elle lui faisait subir de délices ! D'ailleurs, son savoir avait été gratifié d'un « saloperie » glissé à l'oreille, comme pour la prévenir des conséquences d'une telle avance sur la procédure.

Tandis que cette dernière était sur le point de se venger en dirigeant ses intentions vers son bas-ventre, Laurence décida de la surprendre à nouveau en la contrecarrant. Elle balaya la main de Morgane, concentra toutes ses forces dans ses jambes et abdos et, tout en se cramponnant aux cuisses de Morgane, se hissa pour se retrouver assise face à elle.

— T'es qu'une vipère ! lâcha Morgane, dont le désir devenait évident.

— Un cobra, je préférerais, ironisa Laurence. Tu ne croyais pas que j'allais te laisser tout faire, non ? Je ne suis plus une débutante je te

l'appelle! ajouta-t-elle dans un murmure sensuel tout en lui ôtant le débardeur.

Leurs regards complices se croisèrent et fusionnèrent l'espace d'une seconde ; puis leurs corps assoiffés reprirent leur lutte.

Les instants qui suivirent furent emplis de gestes divers et précis, destinés à dérouter l'autre, la faire s'avouer vaincue dans un gémissement de plaisir. Comme sur un champ de bataille, plus de répit possible, plus de marche arrière, l'assaut était lancé.

Leurs seins se frôlaient, leurs mains se précipitaient, les corps tremblotaient, leurs souffles devenaient courts et menaçants.

C'est Laurence qui rompit le silence en premier. Alors qu'elle caressait le bas rein de Morgane, celle-ci avait senti sa partenaire flancher sous ses caresses et lui avait porté le coup de grâce : ses doigts avaient cherché frénétiquement la fente de son corps et s'y étaient introduits habilement.

L'estocade avait fait crier Laurence, qui lui en avait mordu l'épaule.

Morgane sentit alors la main de sa belle passer de son dos à son bas-ventre, sans étape.

Morgane en crevait d'envie, tous ses membres hurlaient, et encore une fois, Laurence avait lu dans ses pensées. Désarmée par manque de contrôle, elle baissa sa garde, laissant Laurence s'introduire en elle après s'être frayé un passage au travers de son caleçon.

Leurs doigts s'accordèrent dans un rythme de plus en plus effréné destiné à faire décoller l'autre. Leurs mains libres s'agrippèrent, se griffèrent. Le plaisir devint soudain insensé, inouï, et leurs cris se prolongèrent dans un écho impudique. Plus rien ne comptait, plus rien n'était calculé, plus rien n'existait, seulement l'autre.

Tandis que leurs voix s'unissaient sans retenue, une autre crépita. Chris Isaak. Chris Isaak ??????

*NAAAAAAAAAAAAaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa donnnnn't Wanna
Fallllll in LOoooveeeeeee*

*NAAAAAAAAAAAAaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa donnnnn't Wanna
Fallllll in LOoooveeeeeee*

Wiiith Youuuuuuu...

— Trop tard ! s'écria Morgane, tout en laissant son corps s'écrouler sur le lit juste après celui de Laurence. Un regard. Silence. Éclats de rires.

Elles étaient à nouveau étendues, repues d'émotions. Leurs corps entremêlés, encore tièdes, avaient trouvé leurs places pour se reposer, enfin.

Morgane avait déposé sa tête sur la poitrine de Laurence et malgré le son de la radio, elle discernait les palpitations d'un cœur encore en émoi.

Elle s'était assoupie quelques instants à peine lorsque la musique s'arrêta pour laisser place à la voix nasillarde d'un présentateur :

— Il est huit heures passées d'une minute, bonjour à tous !

— Et merde ! dit Morgane en bondissant hors du lit avant de courir vers la salle de bain. J'vais encore être à la bourre !

C'est bien ma femme ça, songea Laurence. Avoir de l'avance et se débrouiller pour arriver en retard ; elle ne changera jamais !

Elle s'étira puis se leva. L'air de la chambre était moite, presque étouffant et elle ne coupa pas à son habitude : ouvrir en grand les fenêtres. Hiver comme été, elle aimait sentir l'air frais matinal régénérer la maison qu'inondaient les rayons du soleil, saluant un jour nouveau.

Un bonheur qu'on n'ait pas de vis-à-vis, ria-t-elle à la seule pensée qu'elle était face aux fenêtres, à moitié à poil !

Pas de vis-à-vis ; cela avait été la seule condition posée par Morgane à l'achat de ce grand loft, ajoutant à l'époque d'un ton presque nonchalant. « Je veux pouvoir te faire l'amour à toute heure sans avoir à fermer les volets ! »

L'argument était de taille et même si, sur le moment, cela avait fait rire Laurence, elle devait reconnaître que ce privilège n'était pas négligeable.

Elle admira le paysage à travers les grandes baies vitrées encore quelques instants avant d'enfiler son bas de pyjama, un t-shirt puis de se diriger vers leur cuisine américaine pour y préparer le petit-déjeuner.

Après son passage express dans la salle de bain, Morgane s'installa sur un des tabourets du comptoir de la cuisine, se laissant enivrer par le parfum du café. Elle adorait cette odeur. Elle s'était mise au café tardivement mais l'odeur lui avait toujours plu. Peut-être parce que cette odeur était étroitement liée à son enfance, à ses vacances avec ses grands-parents chaque été où son réveil était accueilli par son chocolat chaud et le grand bol de café de son grand-père.

— Ton avion est à quelle heure ? lui demanda Laurence, tout en déposant devant elle une tasse de café et deux tranches de brioche.

— Onze heures dix-sept... Ou sept... Je sais plus exactement.

— Alors magne tes p'tites fesses si tu n'veux pas le manquer ! lui lança-t-elle, tout en passant derrière elle pour aller se doucher à son tour, lui pinçant la partie du corps en question.

— Chir, yes Chir ! répondit Morgane qui engloutissait sa brioche vitesse éclair.

— Et cette fois, ramène-nous une bonne tequila si tu peux, on n'en a plus ! ajouta sa compagne avant de s'engouffrer dans la salle de bain.

— Alcoolique va ! Me voilà partie pour quinze jours et c'est tout ce à quoi tu penses hein ?

Morgane perçut le rire de Laurence à travers la porte et ne put s'empêcher de sourire à son tour.

À peine son petit-déjeuner avalé, Morgane finit de rassembler ses affaires : sac à vêtements, trousse de toilette, sac à dos avec matériel photo, petit trépied, dossier de la boîte avec toutes les infos sur les hôtels et couteau Suisse. Elle n'avait rien oublié, du moins à ce qui lui semblait. Et puis, partir en retard, elle en avait la fâcheuse habitude alors elle avait aussi appris à s'adapter une fois sur place lorsque quelque chose manquait.

Heureusement que t'avais préparé tout ça hier ma vieille, se dit-elle, sinon tu serais dans la panade !

Elle mit ses sacs sur les épaules, but une dernière gorgée de café, ouvrit la porte de la salle de bain et s'écria :

— Lau, je dois filer ! N'oublie pas de me laisser les clés dans quinze jours si t'es pas à la maison !

— Je ferai de mon mieux, promis ! Mais normalement j'ai rien de prévu.

- Bon, fais gaffe à toi et on se voit dans quinze jours. Je file !
- Ok, toi aussi fais attention là-bas.
- J'te déteste mon cœur !
- Tout pareil, allez, file !

Arrivée dans la rue, le taxi qu'elle avait réservé la veille l'attendait déjà, et depuis un moment au vu de la mine crispée qu'affichait son conducteur.

— Excusez mon retard, lança-t-elle, un imprévu... Vous savez c'que c'est, ça tombe jamais quand il faut !

— Imprévu ou pas, j'ai d'autres clients moi alors on se bouge un peu s'il vous plaît, répondit-il tout en se mettant au volant.

Morgane sauta sur la banquette arrière et claqua la portière. Le véhicule s'ébranla, laissant derrière lui ce matin printanier.

Merde, lâcha-t-elle soudain, ma veste !

Elle avait oublié sa veste fétiche, sa veste de « baroudeuse » comme elle aimait l'appeler, celle que Laurence lui avait offerte pour fêter son embauche des années en arrière. Une magnifique veste en cuir dont elle avait toujours rêvé.

Merde, merde, pesta-t-elle à haute voix à présent, sous le regard interrogateur et méfiant du chauffeur.

C'était la première fois qu'elle l'oubliait et il était trop tard pour faire demi-tour. L'espace d'une seconde un pressentiment inexplicable s'empara d'elle.

QUINZE JOURS PLUS TARD...

Morgane s'engouffra avec énergie dans la file des passagers afin de bousculer un peu le mouvement pour sortir au plus vite de l'avion. Non pas qu'elle était claustrophobe mais, non seulement ce vol avait été chaotique mais en plus, elle n'avait pas que ça à faire, elle ! À cette époque de l'année, beaucoup de touristes commençaient à arriver en France et cela avait le don de l'agacer car, sous prétexte qu'EUX étaient en vacances, ils imposaient leur rythme à tout le monde. Ils oubliaient que d'autres bossaient et n'avaient pas le temps de flâner.

Elle n'hésita donc pas à se frayer un chemin à travers la foule, parfois un peu brutalement, pour passer au plus vite les douanes et rentrer.

Une fois cette formalité passée, elle prit tout de même le temps de se rendre au petit café qu'elle connaissait bien car elle s'y arrêtait à chaque retour pour y savourer son « petit noir ». Cette denrée si banale en France était pourtant loin d'être aussi bonne ailleurs ; jus de chaussette, trop corsé ou trop cramé, ses papilles gustatives salivaient déjà à chaque atterrissage rien qu'à l'idée d'un vrai bon café à la française. Seul le café italien était comparable... et encore, rectifia-t-elle intérieurement, un peu chauvine.

Elle s'installa donc sur un des tabourets encore libre et attendit patiemment, tout en lisant du coin de l'œil les titres du journal que feuilletait l'homme qui se tenait à côté d'elle.

Elle n'attendit pas longtemps avant que Nathalie, la serveuse habituelle, ne la remarque.

Morgane lui adressa un sourire en guise de salut alors que cette dernière attrapait une tasse avant de se diriger vers la machine à café pour lui préparer.

— Salut l'aventurière, prononça la serveuse tout en déposant la tasse devant elle. Alors, de quel beau pays arrives-tu cette fois ?

— Salut Nat, lui retourna Morgane tout en inclinant la tête pour la remercier du café. Du Mexique.

— Ahhh les belles plages mexicaines, ça fait rêver !

— Oui, c'était vraiment chouette comme pays ! Si tu veux rencontrer de beaux jeunes hommes, prononça Morgane dans un murmure, c'est LE pays où il faut te rendre ! Ils sont très galants en plus !

— Qui sait ? Merci du conseil en tout cas ! répondit Nathalie en ajoutant un clin d'œil complice. Bon, je te laisse, ça bouge pas mal depuis ce matin alors, on discutera un peu plus la prochaine fois.

— Attends, dis, je peux passer un coup de fil rapide ? demanda timidement Morgane qui avait toujours détesté les portables, se sentant asservie par cet « outil technologique ». Elle préférerait de loin les bonnes vieilles méthodes de communication : l'écrit et les cabines !

— Bon, ok, mais fais fissa parce que si mon patron se pointe...

— T'inquiète, la coupa-t-elle, c'est promis ! Merci !

Elle passa sa main par-dessus le comptoir pour empoigner le téléphone, sous l'œil circonspect de son voisin. Elle ne faisait cela que rarement mais là, elle en mourait d'envie. Elle avait envie de faire une petite blague à Laurence, de lui parler aussi... Après ce vol digne d'un pilote débutant, sans compter les quinze jours sans elle, elle avait besoin de l'entendre. Elle n'avait eu le temps de l'appeler que deux fois au cours de son séjour. La première pour la rassurer de son arrivée. La seconde après un drôle de rêve qu'elle avait fait, qui lui avait laissé une sensation désagréable ; assez pour qu'elle ressente le besoin de l'entendre, de se rassurer.

Une sonnerie. Deux. Puis trois. Et la quatrième. Elle hésita à raccrocher avant que le répondeur ne se mette en route. Trop tard.

« Vous êtes bien chez les folles dingues, s'écriaient leurs voix entremêlées, on n'est pas là ou on est occupées, alors laissez-nous un message, ou pas ! Et on vous rappellera... ou pas ! Biiiiip

— Chalou Poupée, lança Morgane qui avait pris volontairement et maladroitement d'ailleurs, un accent hispanique. Ch'arrive dé Méricco et una bela chica là-bas m'a dit que tou étais una bomba, alors si tou veux bièn mé rencontrer, ye suis toute prête à te montrer quelco trous mericanos ! À bientôt dulcinée ! »

Elle raccrocha, grand sourire aux lèvres, sous le regard inquiet de son voisin.

Quelle blague débile, se dit-elle.

Elle savait surtout que cela ferait sourire Laurence, cette simple idée lui plaisait. Et puis avec ce message, Laurence saurait qu'elle était bien arrivée.

Elle but les dernières gouttes de son café, empoigna ses sacs et salua Nathalie tout en s'éloignant déjà. Elle emprunta un raccourci pour arriver au pied du long tapis roulant qui traversait une partie de l'aéroport et une fois dessus, elle démarra sa course contre le rythme trop lent de ce dernier, slalomant entre les personnes et leurs bagages.

Soudain, elle se figea ; son regard était tombé sur un profil.

Cheveux bruns et mi-courts, légèrement ondulés, nez légèrement retroussé, petites joues pommelées d'un rose enfantin. Silhouette fine, un peu semblable à la sienne mais en plus carrée, la jeune femme portait un pantalon en velours vert kaki et une veste en jean, le tout épousant ses formes admirablement bien.

Cette vision l'arrêta nette. Elle se cala contre la main courante du tapis, se dissimula discrètement derrière un homme à peine plus grand qu'elle et sortit l'appareil photo de son sac à bandoulière.

Car ce n'était pas tant l'apparence de cette femme qui l'avait interpellée mais bien plus l'attitude. Elle se tenait droite, digne, et au premier coup d'œil, on pouvait se rendre compte qu'elle était de la trempe de ces beautés « froides » et magnétiquement attirantes. Elle observait, il fallait croire, quelque chose par-delà les baies vitrées et la distance qui les séparait interdisait de deviner la couleur de ses yeux.

Morgane fit glisser le zoom au maximum avant de porter son reflex à son œil par-delà l'épaule de l'homme qui se tenait devant elle ; cadrage serré sur le visage de profil. Clac. Et voilà. Juste avant d'atteindre la distance minimum qui aurait pu la faire remarquer.

Elle ne prit pas le temps de regarder le cliché avant de remettre son appareil dans le sac et zippant ce dernier, elle se souvint d'un coup qu'elle n'avait pas acheté la tequila, comme Laurence le lui avait demandé !

Mierda, souffla-t-elle, avant de se dire qu'elle serait obligée de faire arrêter son taxi pour en acheter au premier magasin qu'elle verrait. Ça ne sera pas de la mexicaine mais après tout, qu'importe.

Le tapis roulant touchait à sa fin, elle leva les yeux.

La jeune femme avait disparu.

Lorsqu'elle arriva chez elle, son premier réflexe fut de chercher de ses doigts la clé dans la cachette habituelle. Étant donné que Laurence n'avait pas répondu une heure avant, elle en avait déduit qu'elle ne la trouverait pas en arrivant. Elle-même n'emportait plus de trousseau depuis qu'elle voyageait car elle avait déjà perdu plusieurs fois ses clés et c'était bien plus sûr, selon elle, de ne pas les emporter.

Mais la cachette était vide ; elle en conclut donc que Laurence devait être rentrée.

Elle ouvrit la porte, déposa ses affaires dans le hall et commença à grimper les escaliers jusqu'à l'étage tout en s'écriant :

— Chalut poupée, ché ta mericaine préférée ! Chespère qué tou è caliente porqué...

Morgane se coupa net en atteignant l'entrée de la cuisine. Assise sur un tabouret, sa mère leva les yeux vers elle.

— Maman ? Mais... Euh... Excuse-moi, je... Enfin, je pensais que Laurence était rentrée et..., dit-elle, à la fois gênée et surprise de voir sa mère chez elle.

— Bonjour chérie, prononça sa mère d'un ton monocorde qui ne laissa présager rien de bon.

Mince alors, quoi encore, se dit-elle, peu encline à entendre les malheurs de sa mère. Non pas que celle-ci était envahissante mais lorsqu'elle n'allait pas bien, elle venait généralement se réfugier chez sa fille pour s'épancher. Morgane, tout comme Laurence d'ailleurs, l'accueillait toujours sans sourciller, faisant de leur mieux pour lui remonter le moral. Pourtant jamais encore elle n'était venue sans prévenir, encore moins le jour d'un retour de ses excursions car Morgane avait mis les choses au clair : pas de visite afin de permettre à Laurence et elle de se retrouver. De plus, Morgane avait besoin de reprendre ses repères lorsqu'elle revenait, de finir son travail photo pour l'agence avant d'être enfin disponible. Elle espérait donc secrètement, et très égoïstement, que cette fois-ci, ce ne serait pas long et sans vouloir mettre sa mère dehors, elle avait bien l'intention de lui faire comprendre qu'elles pouvaient peut être remettre leur discussion à demain.

— Bonjour M'an, répondit-elle un peu lasse tout en allant déposer un baiser sur la joue de Nicole, mécaniquement, sans vraiment faire attention à sa mère qui ne répondit pas. Ça va ? Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de ta visite ? Où est Laurence ? Tu veux un truc à boire ?

Elle avait questionné tout en déposant énergiquement ses affaires à droite à gauche puis se dirigea vers le frigo pour se servir un bon verre de lait frais. À ce moment, sa mère éclata en sanglots.

Morgane se tourna, interloquée avant de poser son verre pour l'enlacer.

— Bein alors, qu'est-ce qui se passe? dit-elle plus délicatement, prenant conscience que son ton avait peut-être été un peu dur. Là, là... Calme-toi... Ça va aller... Si c'est encore Francis qui fait des siennes...

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'elle sentit sa mère secouer la tête en signe de négation.

Francis était le compagnon de sa mère depuis plusieurs années, le père de Morgane s'étant enfui en apprenant que sa mère était enceinte.

Francis, coureur de jupons invétéré, avait souvent mis leur couple en situation précaire, ce qui, chaque fois, avait affecté un peu sa mère, qui lui pardonnait pourtant chaque écart.

Nicole demeurait silencieuse dans ses bras. Morgane continua de la serrer affectueusement. Les secondes s'étirèrent, pesantes, angoissantes.

— M'man, qu'est-ce qu'il y'a...? osa-t-elle enfin dire, dans un murmure craintif.

Elle entendit sa mère lutter contre les larmes pour prendre une grande respiration puis la sentit se décrocher d'elle. Elle lui faisait face maintenant, plongea son regard triste dans celui de Morgane, tout en lui prenant le visage dans ses mains, comme une enfant dont on voudrait graver chaque trait.

— Ma chérie... C'est... C'est Laurence..., réussit-elle enfin à articuler dans un tremblement de voix.

Alors, le corps de Morgane se figea. Tout en elle devint vide; seul son cœur résonnait à présent dans tout son être.

Elle n'avait plus rien entendu. Maintenant que la voiture roulait vers l'hôpital, elle ne savait même plus comment elle avait fini assise aux côtés de sa mère. Le temps semblait s'être suspendu, plus rien ne paraissait réel autour d'elle. Elle n'avait perçu que quelques mots prononcés par Nicole. « Accident »... « État grave »... « Tenir bon »... « Essayé de te prévenir ».

Elle ne sentait plus rien. Seuls les battements sourds, effrénés de son cœur lui rappelaient qu'elle était encore vivante.

Elle ne l'avait même pas embrassée. Elle ne l'avait même pas embrassée avant de partir. Elles avaient fait l'amour, elles avaient plaisanté et au moment de partir, Morgane s'était précipitée vers le monde sans même un baiser.

Rien de tout ceci n'est réel, ne cessait-elle de se dire, alors qu'elle entendait parfois sa mère renifler ou essuyer ses larmes.

Je vais me réveiller.

Je vais me réveiller et elle sera là.

— Morgane... ? Morgane, on est arrivées...

Effectivement. Elle vit à sa droite le panneau « Urgences ». Elle tourna la tête pour regarder sa mère qui restait assise, les mains sur le volant, le regard désespérément lointain. Finalement, après quelques secondes de silence, celle-ci ouvrit la porte et sortit. Morgane fit de même, mécaniquement. Les derniers rayons du soleil s'infiltraient au travers des arbres, quelques oiseaux piaillaient avec insouciance. Tous ses membres se mirent à trembler entraînant son corps vers l'arrière. Sa mère arriva juste à temps pour la soutenir.

— Chérie, ça va aller ? Attends-moi là... Appuie-toi contre la voiture, je vais aller chercher Francis ou Bernard pour qu'il vienne t'aider, lui dit-elle tout en l'aidant à s'asseoir sur le capot de la voiture.

— Non... Non..., ça va aller... Donne-moi deux minutes m'man... Juste deux minutes.

Elle sentit les larmes monter du fond de ses tripes ; elle serra les dents, se crispa, puis prit une bouffée d'air avant de se redresser.

Lorsqu'elles pénétrèrent le long couloir des urgences, Morgane eut du mal à reconnaître les parents de Laurence, assis sur des chaises en plastique le long du mur. Ils se dressèrent immédiatement en l'apercevant et Bernard, le père de Laurence, vint vers elle, les yeux pleins de larmes, sans un mot puis la serra contre lui.

L'étreinte dura longtemps. Emmitouflée dans les bras de cet homme qui l'avait très souvent soutenue, qui avait compris très vite que le bonheur de sa fille passait avant ses propres rêves et espoirs de père, Morgane se décrispa légèrement avant de l'entendre enfin murmurer.

— Nous devons être forts... Il va falloir t'accrocher... D'accord ?

Morgane ne répondit pas. Tout ceci semblait si loin d'elle. Elle ne parvint qu'à secouer légèrement la tête pour approuver.

— Je veux la voir, lâcha-t-elle dans un soupir, toujours blottie dans les bras de Bernard.

— Nous aussi Morgane, nous attendons le médecin depuis plus d'une heure. Une infirmière est passée nous dire qu'il ne devrait plus tarder.

— Qu'est-ce... Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Elle a eu un accident et sa voiture a percuté une autre auto... L'hôpital nous a prévenus mais... On n'en sait pas plus... Juste que... C'est très grave, ajouta-t-il dans un tremblement de voix tout en se détachant maintenant d'elle.

Les yeux de son beau-père étaient boursoufflés derrière ses petites lunettes rondes, son regard avait perdu son étincelle, celle-là même qui faisait de lui un homme plein d'énergie et d'humour.

Elle vit enfin le visage de Martine. La mère de Laurence avait, elle aussi, le regard embué. Son maquillage avait coulé et le noir qui entourait ses yeux accentuait le rouge qui les remplissait. C'était la deuxième fois que Morgane la voyait ainsi. La « grande dame », comme elle l'appelait ironiquement, ne montrait que rarement ses émotions. La dernière fois qu'elle avait affronté ce visage, les larmes de Martine étaient celles de la colère et de l'incompréhension lorsqu'au cours de leur première rencontre, la discussion avait mal tourné. Morgane avait été forcée de partir suite aux accusations et insultes que cette dernière avait lâchées envers elle. Après plus d'un an de fréquentation, cette mère n'avait pourtant pas accepté l'idée que sa fille unique puisse « être détournée par une personne aussi peu fréquentable » ; tels avaient été ses mots, prononcés avec rage et larmes aux bords des yeux. L'argumentation de Laurence n'avait pas suffi ce jour-là à calmer les choses, contraignant ainsi Morgane à partir.

L'eau avait coulé sous les ponts depuis et même si leur relation s'était améliorée, Morgane sentait toujours une lueur de reproches dans le regard de Martine, qui semblait ne jamais vouloir admettre l'homosexualité de sa fille. Elle « l'acceptait » comme elle disait si bien, contrainte plus que compréhensive.

Pourtant à cet instant, même cela semblait avoir disparu. La « grande dame » paraissait soudain rétrécie, chétive et Morgane tendit simplement sa main pour attraper celle de Martine. Leurs regards se sondèrent pendant quelques secondes, elles gardèrent leurs mains serrées mais bien vite, Martine retira la sienne.

Francis arriva, dandinant, et vint embrasser Morgane sur la joue.

— Ça va la puce, tu tiens le choc ? demanda-t-il avec hésitation.

— Je... Je sais pas...

Du coin de l'œil, Morgane vit sa mère discuter avec Martine mais elle n'entendit pas leurs paroles car, face à elle, d'un pas décidé, un médecin arrivait.

Elle avala, péniblement. Son estomac s'était noué. Les personnes autour d'elles durent remarquer qu'elle avait pâli et qu'elle fixait autre chose du regard car ils se tournèrent à l'unisson pour faire face à l'homme en blanc.

— Bonjour, vous êtes la famille de Laurence Delcourt ? dit-il une fois face à eux. Sa voix était plate et fatiguée.

— Oui, répondit Martine avec impatience. Je suis sa mère. Comment va-t-elle docteur, on peut la voir ? ajouta-t-elle la voix tremblant d'angoisse.

— Écoutez..., commença le médecin d'un ton compatissant, visiblement mal à l'aise. Je... Je suis navré mais... Je n'ai pas de bonnes nouvelles. Votre fille est dans un état très grave et malheureusement... Je dois vous dire que j'ai peu d'espoir.

Le cœur de Morgane se remit à cogner jusque dans les veines de ses tempes faisant résonner l'intérieur de son crâne.

Martine eut un brusque sanglot et Morgane crut entendre Bernard implorer le bon Dieu.

— Votre fille, poursuivit-il en s'adressant désormais aux parents de Laurence, a fait un AVC et c'est certainement cela qui a provoqué l'accident de voiture. D'après les témoins, la voiture aurait percuté la glissière de sécurité, avant de faire un tête-à-queue et de rentrer dans la voiture qui arrivait derrière.

C'est Nicole qui prononça, cette fois-ci, le nom du Seigneur.

Le médecin avait marqué une pause, prenant une longue inspiration avant de poursuivre.